



CARNET DE BORD

RHODIACÉTA

Marion Chombart de Lauwe

DERNIÈRES HEURES
DES BÂTIMENTS

Dernières heures des bâtiments

Présentation de projet

La réalisation de ce projet implique plusieurs étapes. En premier lieu, il y a la nécessité d'un cheminement autour de ces espaces en mouvement. Ma présence répétée sur les lieux, sert à la fois à la réalisation des dessins faits *in situ*; à la collecte d'éléments (prise de sons, entretiens, photos, vidéos...) mais elle permet surtout de choisir l'angle narratif, le jalonnement des *instants remarquables*¹ dessinés. Une prise de contact avec les acteurs du chantier s'établit, facilitant ainsi une approche de terrain approfondie et une meilleure compréhension du processus de démolition. C'est alors que débute le travail de collecte, visant à récupérer des éléments issus du chantier (architecture ou entrailles d'usine et de machine) afin d'imprimer un instant de cette disparition sur les matériaux des bâtiments eux-mêmes. S'y grave alors non seulement une représentation dans le temps mais également un geste plastique manuel (le dessin à l'encre) assister par une machine-outil numérique se réalise en atelier de fabrication à l'aide d'une découpeuse laser. À l'issue de ce processus de création, les dessins originaux ainsi que les gravures deviennent des échantillons témoins d'un espace disparu et de l'histoire d'un lieu qui a cédé la place.

¹ L'Image mouvement, Gilles Deleuze.



Dessin-réflexion sur la démolition en vérinage

Le haut du bâtiment est mis en mouvement par des vérins, son centre de gravité étant déplacé du point d'appui, il sert de « bélière » en écrasant sa partie inférieure, s'effondrant ainsi sur lui-même.

Les paysages en œuvres

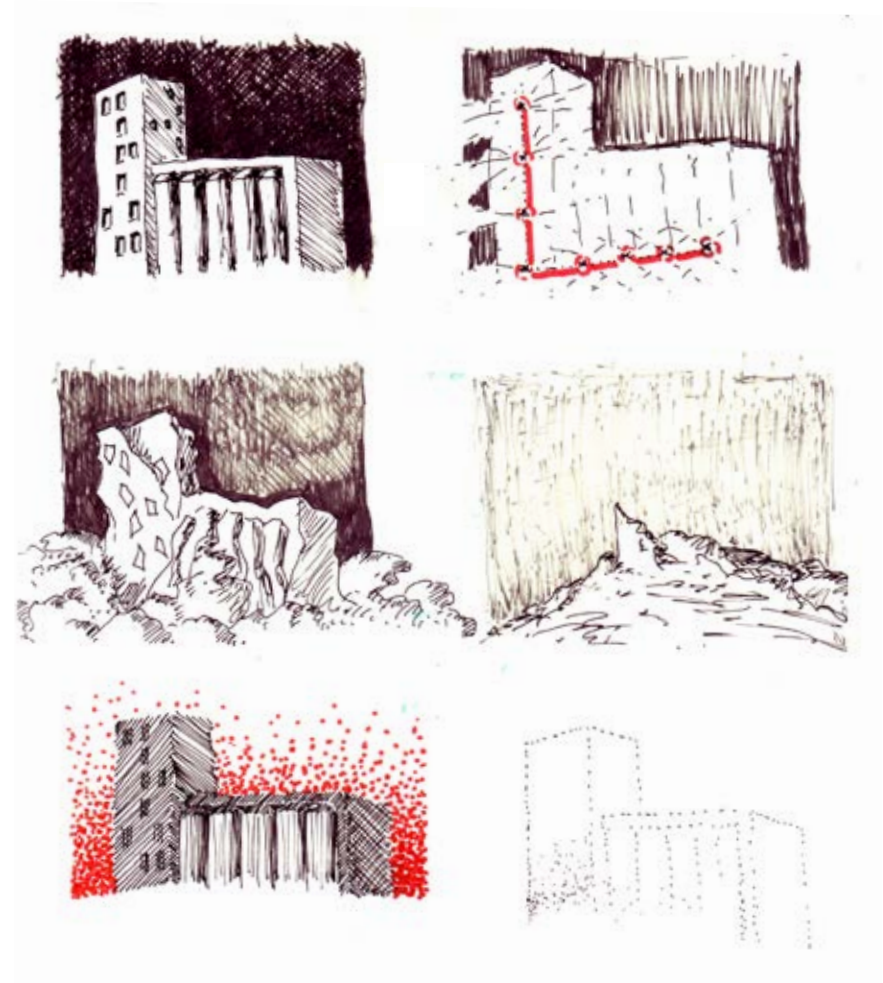
Apoptose urbaine

Les lieux se creusent, ils émettent un signal et disparaissent. Être sur la brèche, dans un instant donné, un entre deux qui ne peut être reproduit.

C'est lors d'une exposition d'architecture à Montréal que ce projet a émergé. Je me suis arrêtée un long moment devant des vidéos de démolition à l'explosif. Images répétitives et obsédantes, les bâtiments avaient tous une façon propre de tomber et de disparaître, ils semblaient changer un instant de nature, leur chute était singulière. La déformation faisait apparaître une ultime signature et la marque d'une métamorphose définitive qui semblait exprimer une part importante de leur essence.

Un bâtiment en brique semblait devenir liquide, angles et perspectives s'effondrant en cascade. Le *Kingdome* de Seattle, quant à lui, dévoilait tout à coup ses points d'appui sous le signal des explosifs, minutieusement orchestrés, avant de s'effondrer sur lui-même à la rupture de ses articulations. Ces mouvements de masses gigantesques m'évoquaient l'ampleur de grands mythes comme la chute des titans, s'effaçant du paysage en un temps bref et insaisissable.

Comment rendre compte de cet instant fragile entre deux moments stables, deux espaces délimités? Comment représenter le jeu de ces instants aux bords des choses?



Dessins-réflexion pour projet en état d'incertitude

Les explosifs sont placés à des points précis qui caractérisent les points de forces de la structure. Déclenchés dans un ordre particulier, ils permettent l'orientation de sa chute. Il y a dans ce mouvement une essence tragique, mythologique, universelle.

Fresque murale d'une image répétée au moyen de pochoirs: une ville en chute



Dernières heures des bâtiments, est une formule à la fois ironique et magique, une sorte d'anthropomorphisme de l'hommage au soldat inconnu, appliquée aux lieux.

Il existe une filiation avec l'image de la guerre à travers la mémoire, les médias, les murs des villes (*Mostar, Hiroshima, Nagasaki, Dresde, Bagdad, le World Trade Center...*) — images répétées, images actualisées — nous avons le sentiment, l'illusion ou le fantasme d'être témoins des dernières heures, témoins du désastre.

Extinction d'espèces, dégradation de l'environnement, catastrophes climatiques et nucléaires, pandémie. Outrance médiatique ou ère de transition? Nous sommes en tout cas dans une dialectique d'apocalypse et de dystopie qui, si elle appartient pour une certaine part à nos imaginaires, n'en est pas moins vivante, animée et de plus en plus tangible.

Le 11 septembre 2001 a aspiré tous les regards du monde, créant un phénomène d'images obsédantes, galvanisant les fantasmes et les peurs. Les guerres sont souvent inscrites dans les murs, je l'ai vu à Mostar, à Sarajevo... quand personne ne peut en parler, les rues et les lignes de front s'expriment par leurs terribles morsures. Les cicatrices du paysage racontent sans pudeur ce que les mots peinent à exprimer.

Les paysages témoignent et subissent les tensions d'un changement global de plus en plus imposant : bouleversements environnementaux ; accidents industriels comme à Beyrouth ou à Rouen ; destruction du patrimoine mondial à Palmyre...

Hier la Syrie, aujourd'hui l'Ukraine, Israël et Gaza les médias exploitent et relaient des images terrifiantes qui nous laissent face à notre impuissance. Nos regards s'en emplissent, sidérés, éludant de fait tous les autres conflits qui jalonnent l'actualité mondiale.

L'attrait pour les ruines et la marque du chaos n'est pas simplement le lieu d'un fantasme macabre et de destruction, c'est également un principe de renouvellement et de formulation du devenir. Une curiosité et un besoin de comprendre et de percevoir nos limites. Révéler des points de force revient quelque part aussi à penser nos faiblesses. La vulnérabilité n'est pas une fatalité, c'est un contact avec les limites de nos êtres, dans l'espace et dans le temps. L'histoire de l'extinction des dinosaures est aussi l'histoire de notre développement, de l'émergence d'autres espèces... ferions-nous aujourd'hui place à d'autres?

Dans ce projet, il y a le désir de rendre visible l'invisible, être témoin d'une transformation; saisir cet espace en devenir qui a donné le signal de son départ ou de sa métamorphose pour faire place; observer une disparition et la graver quelque part en elle-même et en nous, comme un rite de passage qui marquerait le corps du paysage.

5 lieux

Usine de chauffage urbain à Paris

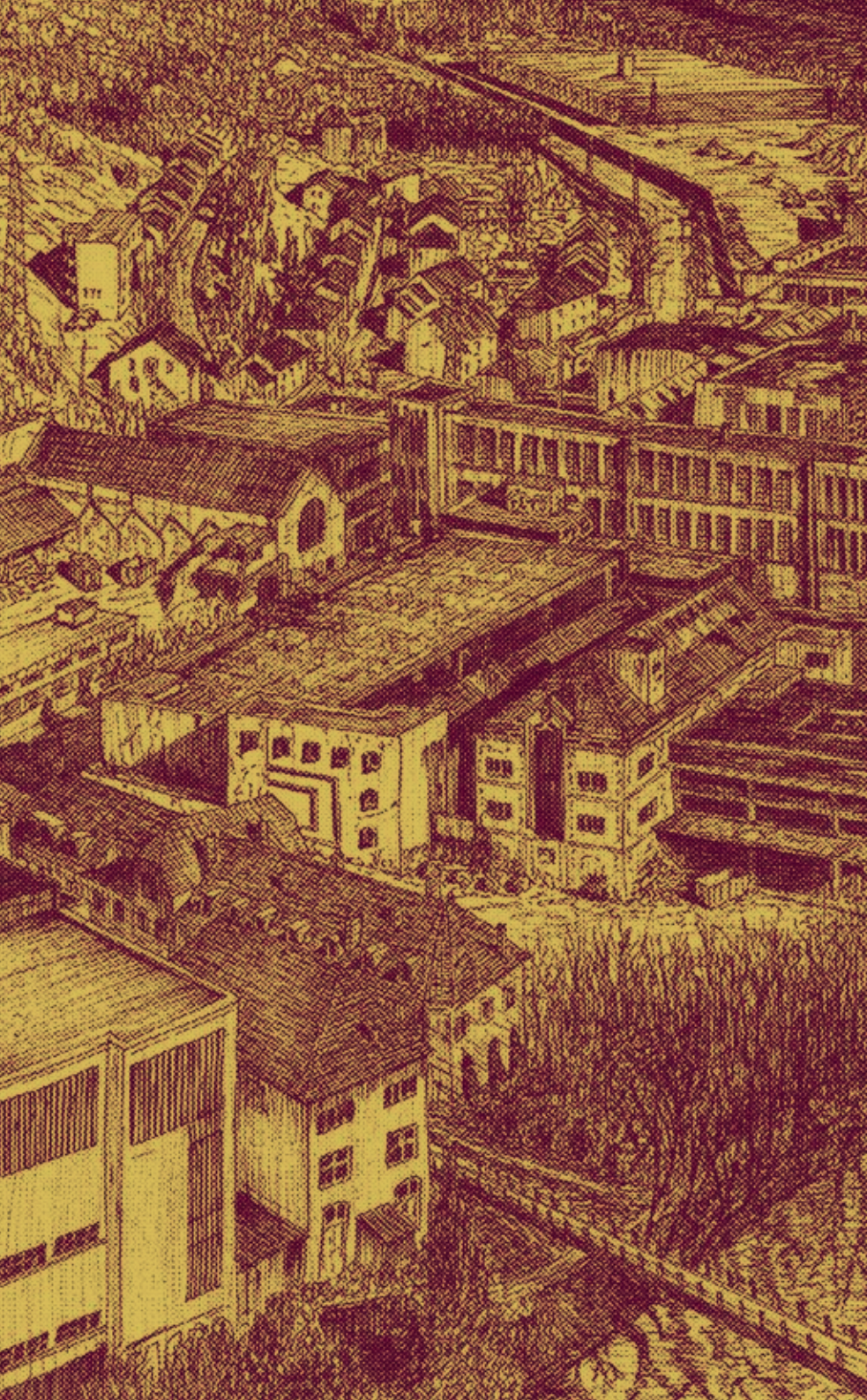
Magasins généraux de Pantin

L'usine de la Rhodiacéta à Besançon

La fabrique de glace à Nantes

Le château des Ségurs de Romainville

Zoom sur la Rhodia

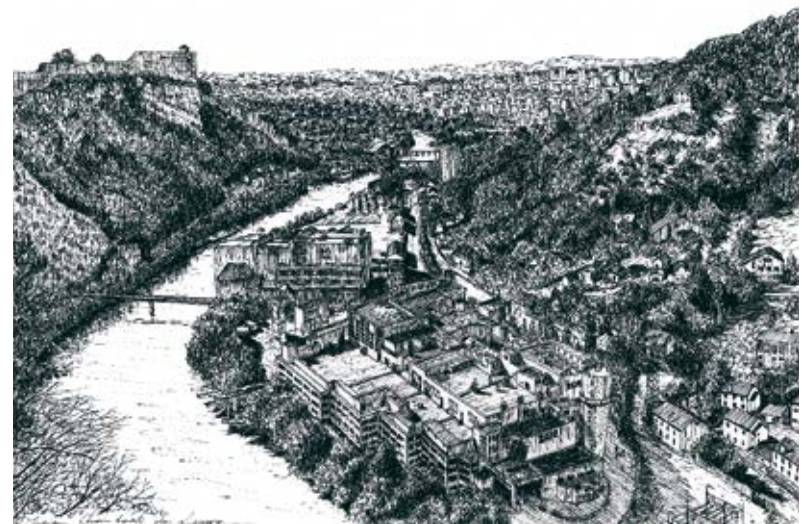


L'usine de la Rhodia

Besançon

La Rhodia (Rhodiacéta), une ancienne usine de textile, a une histoire passionnante à bien des égards. Elle marque, entre autres, une transition où les fils de paysans deviennent ouvriers. Des mouvements de travailleurs de l'usine mènent Chris Marker à les filmer en 1967. De cette rencontre naît le groupe Medvedkine, utopie où des personnes de milieux très différents vont apprendre à se connaître et œuvrer ensemble pour témoigner d'une histoire collective.

Son processus de disparition a commencé au début de 2018. Suite à un travail de terrain et aux rencontres avec des anciens ouvriers, des habitants, des travailleurs du site et des usagers des lieux, j'ai pu mesurer l'impact émotionnel de cette disparition et le désir de garder une trace de cette histoire industrielle. Certaines œuvres représentant la Rhodia ont trouvé une place au sein des collections du Musée du temps de Besançon, s'inscrivant dans l'Histoire commune de la ville et de son patrimoine.



La Rhodia à Besançon

Dessin à l'encre

Terrain de liens sociaux

Une ethnographie qui se dessine

« Depuis plusieurs années, les Dernières heures des bâtiments fixent la disparition puis la métamorphose de paysages urbains contemporains en s'interrogeant sur la mémoire et le récit d'un lieu. Marion Chombart de Lauwe arpente les chantiers, elle croque leurs mutations in situ, elle rencontre habitants et travailleurs et collecte des matériaux pour y graver ses dessins. Ses séries se font alors témoins de passés multiples et acquièrent une charge symbolique. Certaines œuvres retournent ensuite dans leur environnement en s'intégrant à l'aménagement urbain en cours. Anthropologue et comédienne de formation, elle aborde la question du temps sous un angle aussi bien historique, sensible que performatif. En suivant étape par étape la déconstruction d'un bâtiment, en écoutant les récits de ses anciens usagers, elle intègre dans ses illustrations les espaces impalpables de la songerie humaine, le moment du fragile équilibre où tout bascule, entre l'advenu et un futur pas encore entamé.

Conduire ce type de projet artistique va de pair avec un questionnement sur sa mise en pratique opérationnelle. L'heure n'est pas propice à laisser venir les fantômes, ni à basculer dans une nostalgie en mauvaise résonance avec les grands renouvellements urbains. De ce fait, il n'est pas possible de mettre en place un dispositif de financement et d'accompagnement artistique classique. Marion Chombart de Lauwe doit convaincre, en revenant à plusieurs reprises sur les sites sélectionnés, trouver chaque fois la meilleure manière de le raconter et les interlocuteurs qui seront conquis par sa démarche. Ce long temps de mise en place, tout comme sa présence sur les lieux – seulement tolérée, pour des raisons sécuritaires – ne lui permettent pas de définir un projet avant de le lancer. Au contraire, l'œuvre se réalise en même temps que ses conditions d'apparition se créent.

Pour entraîner acteurs, associations, habitants ou politiques, elle doit avoir commencé à dessiner et donné à voir l'importance des coulisses d'un projet. Cette mise en mémoire n'est pas une démarche individuelle, ni une pratique artistique à exposer exclusivement en galerie. Au contraire, elle veille à créer les conditions pour installer ses œuvres dans les lieux dont elles sont issues, à les y fixer de façon pérenne. Là encore, elle est à contre rythme des projets urbains où tout est souvent planifié et chiffré avant réalisation. Elle doit donc mener un travail de pédagogie autour de ses créations pour proposer de les rendre à un bien commun en se glissant dans les replis de la programmation urbaine en marche. L'anthropologue croise à nouveau la performeuse, cette fois en vue de boucler son processus, dans le développement d'une « œuvre de rue » qui se finance à mesure qu'elle s'élabore et trouve son attachement au moment où elle s'en détache. »

Fanny Légli

Des amitiés, des ouvrages, des festivités, des témoignages, des récits de vie et de deuil, des mémoires qui s'activent autour d'un grand départ. J'aborde ce terrain sans préjugés et abuse de mon ignorance afin de m'immerger pleinement avec ceux qui le connaissent, y travaillent ou y habitent... ceux qui en détiennent les souvenirs. De ces multiples rencontres émerge un constat : il n'y a pas une seule mémoire, mais bien des mémoires. Mes œuvres cherchent à susciter une énergie de l'instant, évitant ainsi de figer le passé dans le marbre d'une image immuable.



Sur le chantier

Les ouvriers, les services de la Ville, les artistes, les entreprises, le comité consultatif, les élus et les acteurs du nouveau projet.

La Jetée de Chris Marker

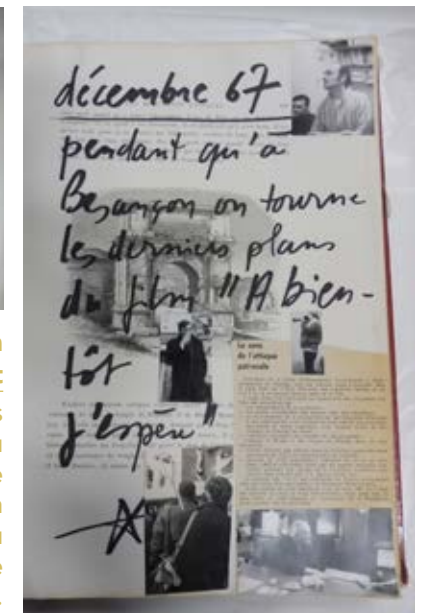
« Le musée de la mémoire »

C'est le spectre d'un film aimé qui m'a conduit à la Rhodia. Derrière cette référence de science-fiction et l'aura de son auteur, en allant de l'autre côté du miroir, de l'autre côté de l'image qui ne bouge pas... j'ai mis les pieds dans un nouveau récit, celui d'un monde foisonnant et bien vivant.



La poésie des luttes

Des rêves, des récits et des archives



Le journal d'un mouvement

Dans les archives du Musée du Temps, Camille me montre un document conçu par les ouvriers de la Rhodia.

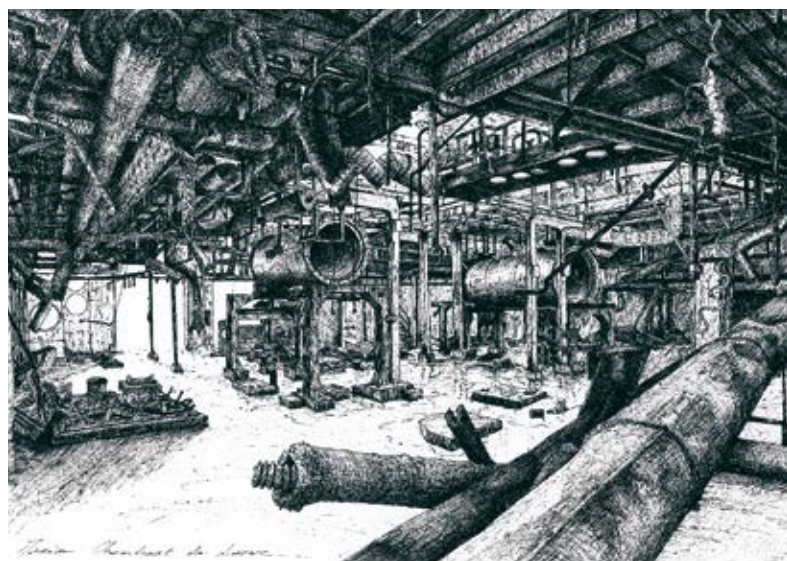
Dessins sur les chantiers

Les instants remarquables d'une déconstruction



Série de dessins

Exemples de la série des 20 dessins de la Rhodiacéta



Mémoire de la matière

Animisme contemporain

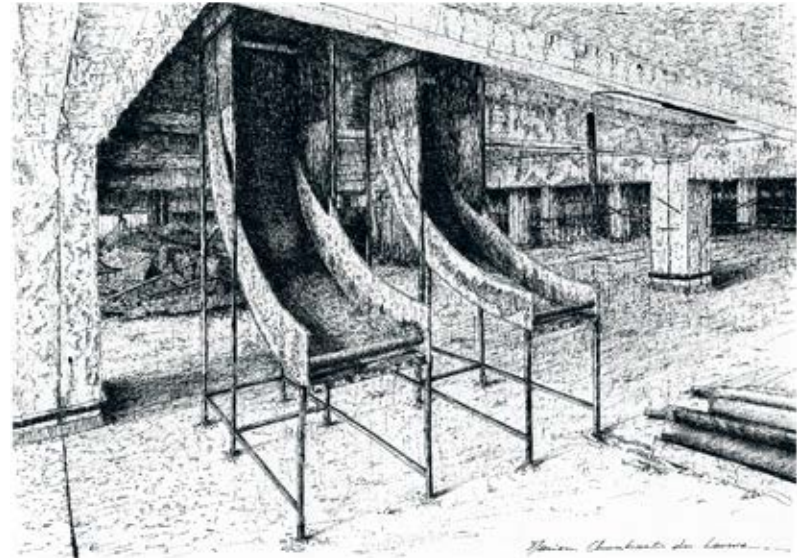


Des matériaux détournés qui font récit

Parmi les éléments récupérés lors du chantier de démolition, plusieurs matériaux ont été sélectionnés pour leur réemploi et leur transformation, en vue de constituer une série en œuvre qui relatent les différents instants de mutation des lieux. La plupart viennent des machines de l'usine et de ses aménagements.

Kalyptographie 32 instant #16

En deux pièces de 56 cm sur 57 cm chacune.
Soit 1 m 14 de large.

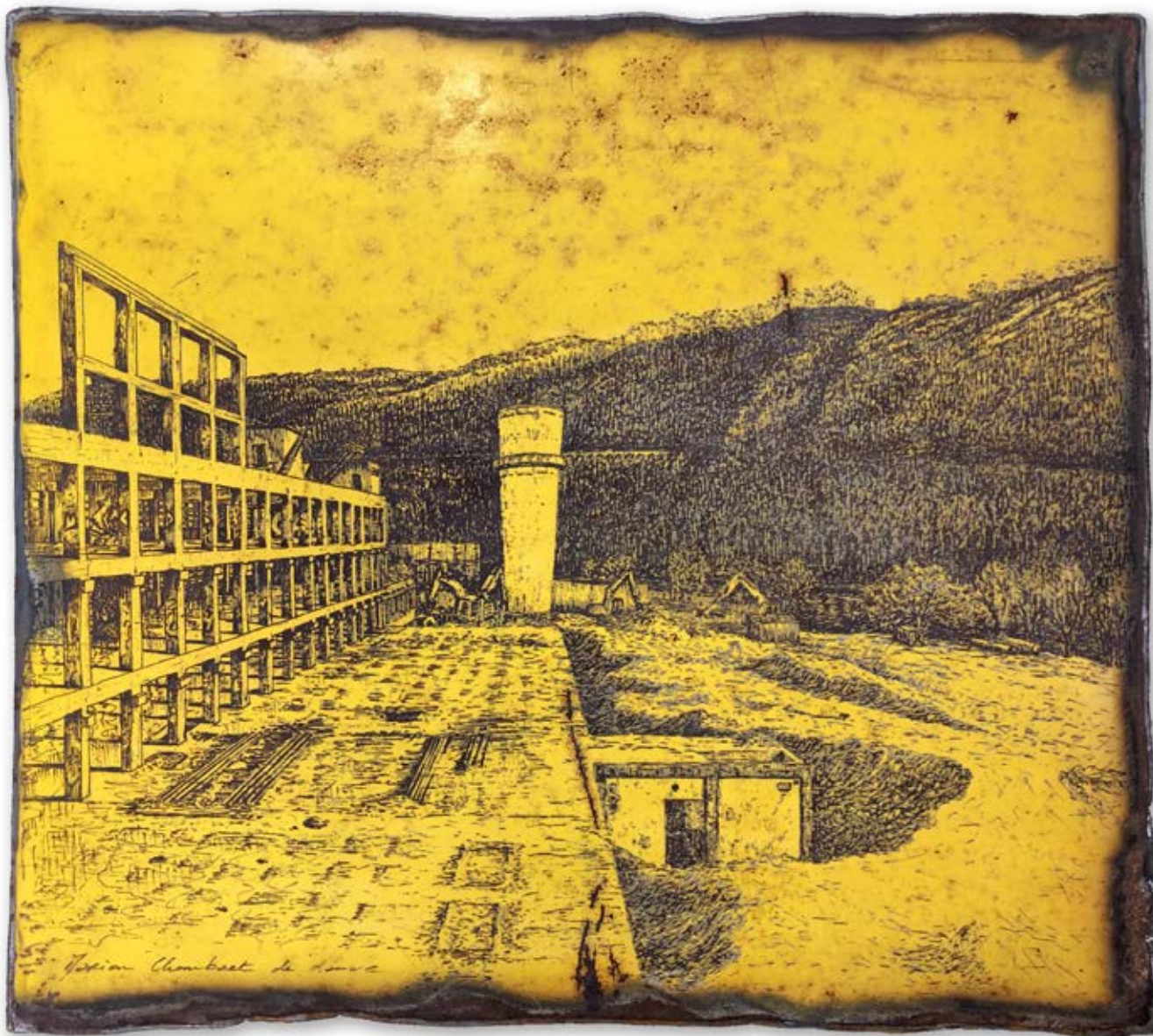


Mise en abyme

Ici le dessin gravé représente les toboggans de livraison de l'usine reconnaissables à leur couleur rouille et or, dont est issu une série de 32 œuvres. Ultime étape de la chaîne de production, ces toboggans ont échappé à la délocalisation. Leur matériau connaît à présent une seconde vie.

Dessins de métal

Le jaune des toboggans de livraison



**Kalyptographie 7 #19
sur le métal des toboggans
de livraison de l'usine**

Kalyptographie issue des
bâtiments. Découpe au
chalumeau.

Gravure à la découpeuse laser à
partir d'un dessin à l'encre.
Environ 67 cm x 59 cm x 2 mm,
5,6 kilos, 2020.

Le papier et l'encre comme matrice

Le dessin, une empreinte

Dans ce processus de transfert sur matériau issu des bâtiments — ici de l'acier — le dessin devient la matrice et la plaque de métal le support final.



La taille-douce utilise la plaque de métal (zinc, cuivre, acier) comme matrice pour l'impression des gravures sur papier, c'est elle qui sert de passerelle entre le travail de création et l'œuvre transcrite à l'encre. Ici, contrairement à cette technique ancienne des arts appliqués, c'est le papier via les outils numériques (logiciels de PAO et machine-outil), qui devient un médium entre le moment saisi et la plaque finalisée.

Rite de passage pour paysage

Expérimentation sur matériau



Pour marquer ce moment de transition où les bâtiments se préparent à une nouvelle vie, les éléments sélectionnés — révélateurs d'une essence passée — imposent leur potentiel physique et plastique. Les matériaux choisis présentent des contraintes et induisent des techniques particulières pour leur donner corps. L'étape d'impression à la découpe laser suffit parfois à faire vivre la rencontre entre le dessin et les matériaux mais elle pousse souvent à aller plus loin dans l'expérimentation : certaines plaques sont travaillées à travers les différentes couches de revêtement.

Kalyptographie
9 instant #6

Sur plaque d'acier
issue du bâtiment,
61 cm de large
et 30 de hauteur.

Kalyptographie

Une technique spécifique

Naissance d'une technique: la kalyptographie

À la croisée de l'art, de l'anthropologie et de l'archéologie urbaine, la Kalyptographie est une technique singulière créée lors de ce projet. En mêlant dessin *in situ*, gravure laser et matériaux issus de bâtiments promis à la démolition, elle révèle certains aspects des lieux. Mais au-delà des murs, ce sont les récits humains qui infusent chaque œuvre. Chaque fragment gravé devient alors l'émanation d'un paysage en transformation, d'un lien social révélé, d'une histoire enfouie.



**Kalyptographie
14 instant #8**

52 cm sur 62 cm.



**Kalyptographie
17 instant #20**

40 cm sur 61 cm.



Kalyptographie 4 instant # 14

30 cm sur 61 cm.

Définition de la Kalyptographie (du grec *kalúptō*: couvrir, dissimuler, submerger ; *gráphein*: écrire, tracer)

Procédé artistique associant dessins originaux réalisés *in situ* et transfert (gravure laser et manuelle, brulure...) sur matériaux récupérés dans des espaces en mutation.

La Kalyptographie est une écriture du découverte: elle révèle ce qui se dissimule sous les couches de revêtement, au-delà de la poussière, au-delà de l'histoire. C'est un geste de soustraction, de mise à nu de la matière, où se superposent disparition imminente et résurgence.

Mais cette technique porte aussi les marques du vivant. Chaque œuvre résulte d'une exploration de terrain immersive, nourrie par les voix rencontrées — ouvriers, riverains, passants, habitantes, actrices locales — dont les récits, la mémoire et la présence s'inscrivent dans les strates de la matière. Cette dimension humaine, souvent invisible, infuse la Kalyptographie d'une histoire collective incarnée.

Chaque pièce devient ainsi un palimpseste matériel, mémoriel et social, où le visible et le latent coexistent dans une tension silencieuse entre effacement et transmission.

Entrée en collection

Inscription dans une histoire collective

L'œuvre «*La Rhodia – kalyptographie 5 Instant 4*» entre dans les collections des musées de France. Elle fait désormais partie du patrimoine commun et des collections de la Ville de Besançon, affectées au musée du Temps de Besançon.

Comme plus de 1200 musées en France, le musée du Temps est un *musée de France*. A ce titre, il est reconnu comme une collection permanente composée de biens dont la conservation et la présentation revêtent un intérêt public en vue de la connaissance, de l'éducation et du plaisir du public.

Les collections des musées de France bénéficient d'un régime juridique protecteur: celui de trésor national. Elles sont inaliénables, imprescriptibles et insaisissables. Les musées ont pour missions de les conserver, de les valoriser et de les étudier. Une fois l'objet entré dans le musée, il commence donc une nouvelle vie.

L'œuvre «*La Rhodia – kalyptographie 5 Instant 4*» a été présentée à la commission interrégionale d'acquisition Bourgogne-Franche-Comté du 12 mars 2024 et a reçu un avis favorable des membres de la commission. Elle fait donc désormais partie des collections de la Ville de Besançon, affectées au musée du Temps.

Intérêt pour les collections du musée du Temps

En tant que musée d'histoire de la ville et de la région, le musée du Temps conserve un important ensemble provenant des usines Chardonnet et Rhodiacéta à Besançon. Commencée dans les années 1970 dans le cadre du nouveau département d'histoire industrielle du musée, la constitution de ce fonds se poursuit par des acquisitions témoignant des différentes étapes de l'histoire du site des Prés de Vaux, jusqu'à son devenir récent. Avec près de 3300 employés en 1966, la Rhodiacéta est en effet, avec Lip, une des entreprises les plus emblématiques de l'histoire industrielle locale, marquée par des conflits sociaux et des aventures ouvrières hors normes.

Abandonné au début des années 1980 et investi par des artistes du graffiti provenant du monde entier.

En 2018, le musée du Temps participe à la valorisation du site avec la Direction du patrimoine historique, en créant un parcours mémoriel *in situ*.

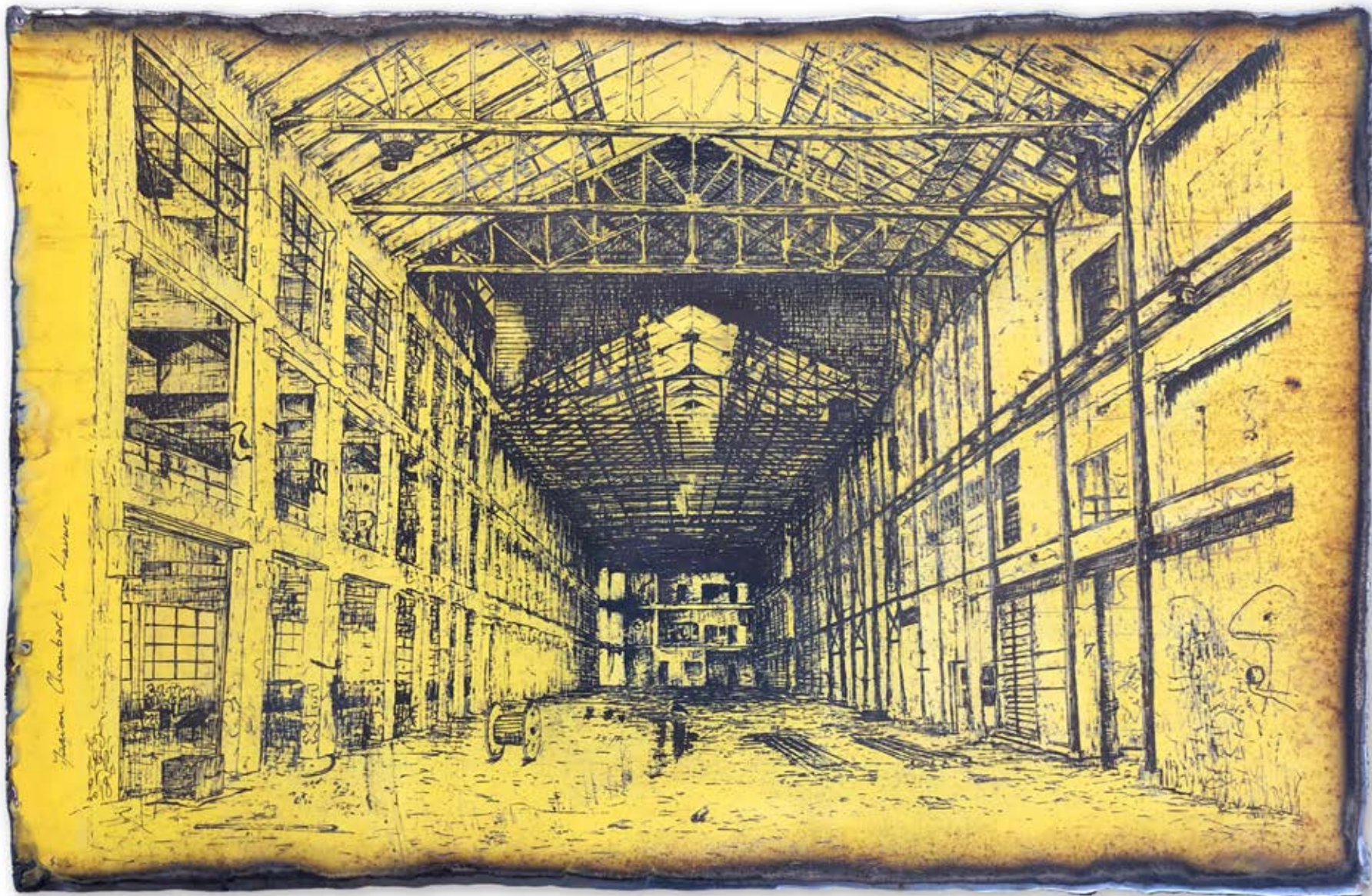
Dans la continuité de son travail patrimonial et mémoriel, le musée du Temps a souhaité poursuivre l'enrichissement de ses collections reflétant les évolutions d'un lieu hautement symbolique de la ville, à travers ses occupations successives, d'usine, à friche artistique et parc paysager, témoin des mutations urbaines.

Après l'acquisition de 10 gravures sur papier réalisées en 2020, le musée du Temps acquiert une œuvre gravée sur un matériau métallique de récupération fortement identifiable de l'usine, provenant des toboggans de livraison. Le choix de la kalyptographie 5 Instant 4 est lié au format très immersif de l'œuvre et à l'importance de l'espace représenté, l'intérieur de la grande halle de l'usine. Il s'agit de la cinquième œuvre de métal (sur 32) et du quatrième instant dessiné (dessin à l'encre n°4 sur 20).

l'intérêt à l'échelle régionale et nationale

Le musée du Temps est l'héritier du musée d'histoire régionale installé au palais Granvelle après la Seconde Guerre mondiale. A ce titre, il conserve des collections liées à l'histoire industrielle de la ville, marquée par des entreprises à rayonnement national et international comme la Rhodiacéta et Lip. Ces deux entreprises ont par ailleurs marqué l'histoire nationale par l'ampleur des mouvements sociaux de 1967 pour la Rhodia et 1973 pour Lip et l'incroyable retentissement de la mobilisation des ouvriers faisant preuve d'inventivité et de créativité pour maintenir leurs emplois.

Cette acquisition d'une de mes œuvre est la première réalisée par un musée de France. Liées aux bâtiments, ses œuvres sont en effet en général destinées à intégrer de façon permanente le nouvel espace aménagé en lieu et place des bâtiments détruits et remodelés. Au musée du Temps, l'œuvre intégrera les collections du musée pour enrichir l'histoire de l'usine et de la ville d'une vision contemporaine, dans la continuité de la vie du site.



La Rhodia – Kalyptographie 5 Instant 4

Dimensions: Environ 60 cm x 93 cm x 2 mm. Poids: 8 kg. Date de création: 2020.
Œuvre acquise par le Musée du temps de Besançon en 2024, Collection Nationale.

Variations sur une série

20 dessins pour 32 œuvres de métal des toboggans



**Kalyptographie
19 instant #2**
63 cm sur 66 cm.



**Kalyptographie
13 instant #11**
63 cm sur 66 cm.

Kalyptographie 4 instant #4

En deux pièces de 124 cm
sur 69 cm chacune.
Soit 248 cm
de large.



Œuvres aux dimensions multiples

Les œuvres réalisées sont de tailles variables, épousant la forme des matériaux d'origine, les dessins y apparaissent avec des choix de composition en lien direct avec l'objet détourné et réemployé. Les réglages lors du travail en atelier de fabrication avec la découpeuse laser apporteront également leur lot de variations et de surprises.

Performance invisible

Circulation en terrain transitoire

Le processus d'exploration et de production des images qui feront œuvres finales, s'opère *in situ* à mesure que le chantier progresse.

Dans la phase de terrain, j'imagine ma progression *in situ* comme l'élaboration d'une scène tragique de mythologie. Ici le lieu d'action n'est pas symbolique comme le plateau d'une scène de théâtre face à un public, mais s'inscrit dans un réel où le regard collectif est différé.

J'explore des décors immenses et chaotiques, puis restitue des vestiges de métamorphoses, trophées témoins des péripéties d'une chute à retraduire.

Les objets hybrides réalisés — simultanément représentation et débris — sont rechargés d'une aura narrative.

Les bâtiments deviennent acteurs en mouvement non seulement par l'action plastique mais aussi par celle des travailleurs qui s'emploient à leur déconstruction et donc à leur mouvement. Si, ni l'image, ni l'objet ne témoignent explicitement de cette performance, le processus de création et le support avec son stigmatte la suggère.

Tandis que mon corps se transforme au cours de ces années d'exploration dans les entrailles des lieux, leurs fragments prennent chair: plus d'une centaine d'œuvres ont été réalisées sur 400 kilos d'acier tout au long du projet. Masse transportée et transportantes, certaines œuvres ont trouvé une place dans les espaces urbains et dans le patrimoine commun des lieux racontés. C'est un accomplissement qui place l'œuvre à l'endroit du chœur de la tragédie grecque, celui de la voix de la cité et des sentiments d'un personnage collectif. Il témoigne du destin de communautés passées et présentes.

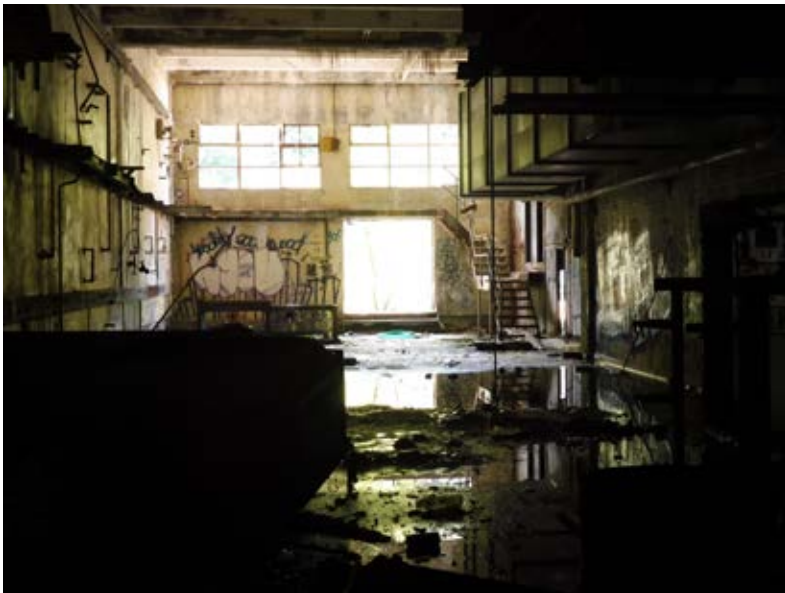
Photos de chantier

La Rhodia et le bal des machines



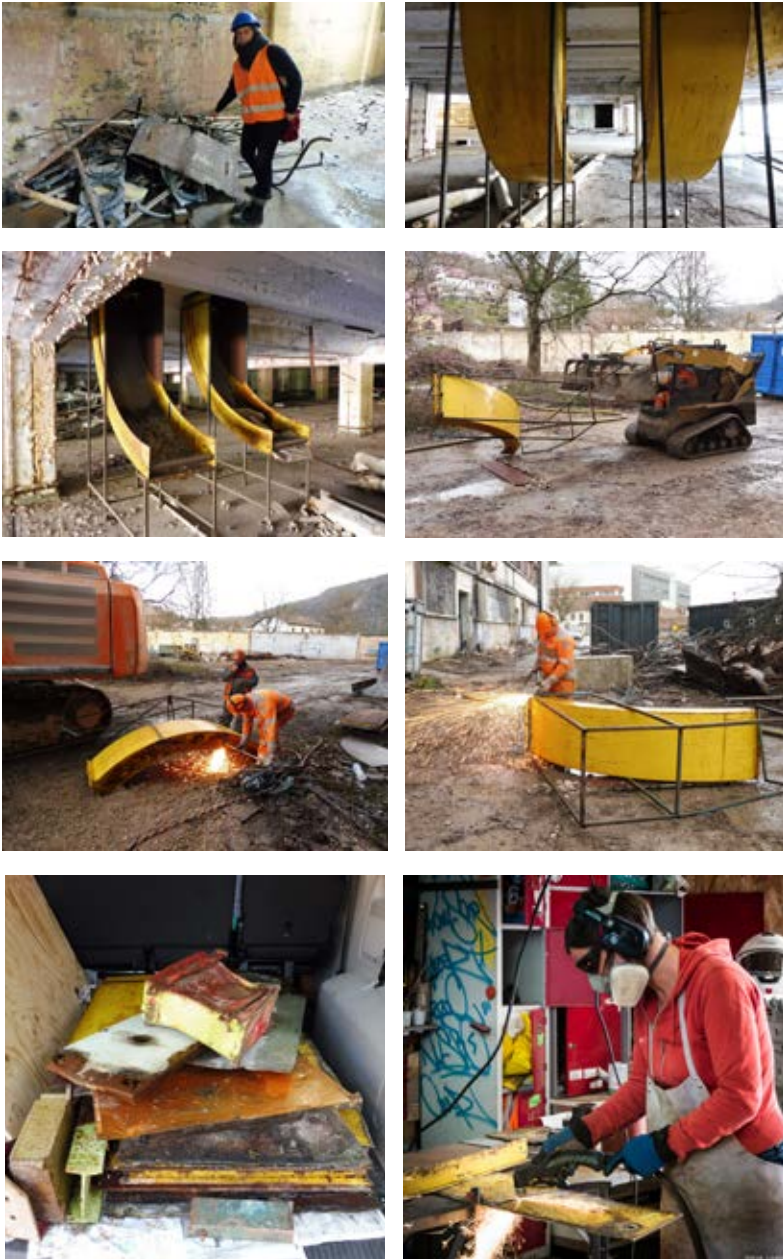
Suivi de la déconstruction

Vus, parmi les 2500 photos prises tout au long du chantier



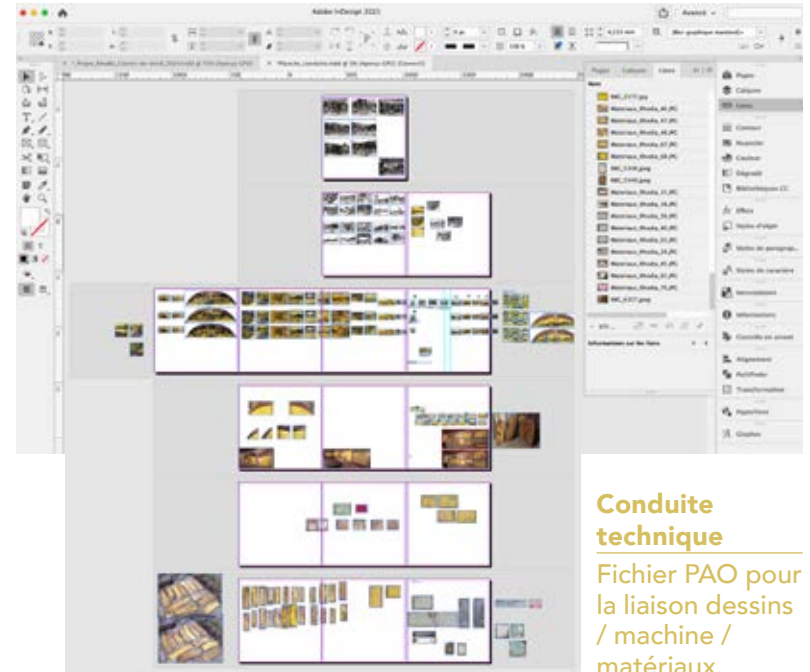
Glanage et réemploi

Les toboggans se transforment : les étapes



Le support des œuvres gravées découle d'une sélection méticuleuse et d'une collecte de matériaux provenant des bâtiments. Les choix effectués relèvent avant tout de considérations artistiques et techniques. Cette étape nécessite une anticipation minutieuse du calendrier des travaux, ainsi que des phases de curage des bâtiments. C'est à ce moment que débute l'exploration et la collecte des matériaux destinés à être réemployés. Ces éléments deviendront à la fois le support et l'essence même de l'œuvre d'art à la fin du processus de création.

Une première phase de découpe a lieu sur le chantier avec la collaboration des ouvriers et des entreprises présentes. Elle est suivie de la récupération des matériaux coupés, de leur transport, et de leur stockage. Enfin, intervient la découpe finale en atelier, réalisée au chalumeau ou au plasma, avant d'entamer la phase de gravure au sein de FabLabs.



Conduite technique

Fichier PAO pour la liaison dessins / machine / matériaux.

Fabrication et expérimentation

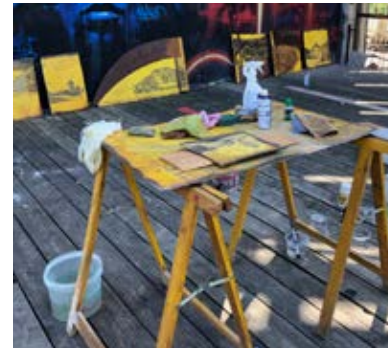
En ateliers : mains, outils numériques et machine-outil

C'est au moment de la gravure des dessins sur matériaux que s'opère une rencontre entre le geste plastique de la main et la trace numérique de la machine-outil. De nombreuses phases techniques s'insinuent entre ces deux étapes, notamment un long travail de traitement d'images afin de programmer la tâche commandée à la machine-outil, une découpeuse laser.

La découpeuse laser est une machine-outil utilisée en fabrication numérique qui permet de découper ou graver des matériaux à l'aide d'un laser. Dans le contexte du FabLab, un laboratoire de fabrication numérique, cette machine offre des possibilités précises et diversifiées pour la réalisation de projets.

Machine-outil et outil

De bas en haut :
Découpeuse laser
Trotec,
découpeuse laser
Perez-Camp,
Plasma,
Compresseur,
Décapeur thermique.



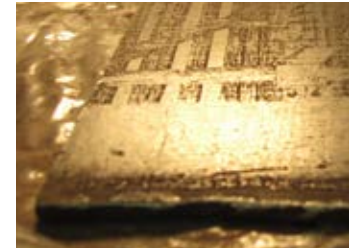
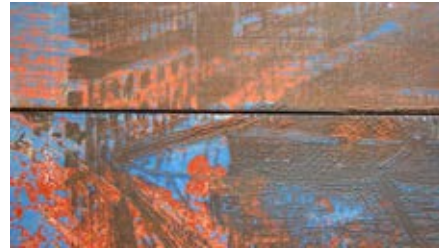
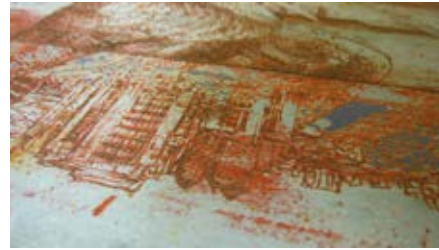
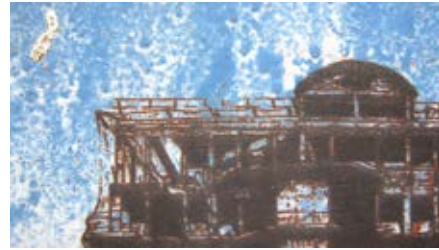
Quant à la patine et aux finitions, une connaissance approfondie en gravure est nécessaire pour expérimenter des techniques telles que la morsure à l'acide, la carbonisation, les oxydations, les vernis, etc. Ces étapes finales ajoutent des nuances, de la profondeur et une signature unique à chaque œuvre.

Le processus complet fusionne la créativité artistique, l'expertise technique et la valorisation des matériaux réemployés, créant ainsi des œuvres gravées uniques et chargées d'histoire.

Work in progress

Expérimentations sur plinthes en acier

Variations sur un ensemble de paramètres :
le traitement du revêtement, l'ajout et l'extraction
de matière, le travail à l'eau-forte, l'oxydation
et ses évolutions, la patine, les formats, les apprêts,
les coupes...



Détails de plaques

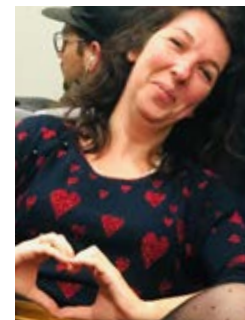
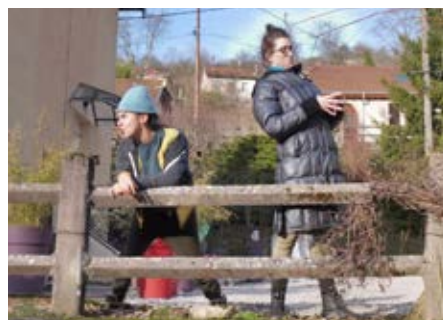
Zoom sur la
rencontre entre
matériau, dessin et
tracé à la découpe
laser.



Les Près de Vaux

La maison et le comité de quartier, la bibliothèque de la Rhodiacéta et l'association *Juste ici* ont été des lieux ressources à plusieurs moments du projet.

J'y ai rencontré Annie Verdy et d'autres anciens ouvriers de l'usine. J'y ai rencontré des habitants et des curieux. J'y ai retrouvé mes amis et m'en suis fait chemin faisant.



Dernières heures des bâtiments

Ce document a pour objet de présenter le projet et ses fondements depuis 2011. C'est un carnet de bord qui rend compte des temps forts de ma démarche autour du territoire et de la métamorphose. Il est actualisé au fur et à mesure de l'évolution du projet, permettant une vision d'ensemble sur son développement, son actualité et ses perspectives...

5 lieux

Usine de chauffage urbain à Paris

Magasins généraux de Pantin

La fabrique de glace à Nantes

Le château des Ségurs de Romainville

L'usine de la Rhodiacéta à Besaçon

Les 4 autres lieux en bref



Usine de chauffage urbain

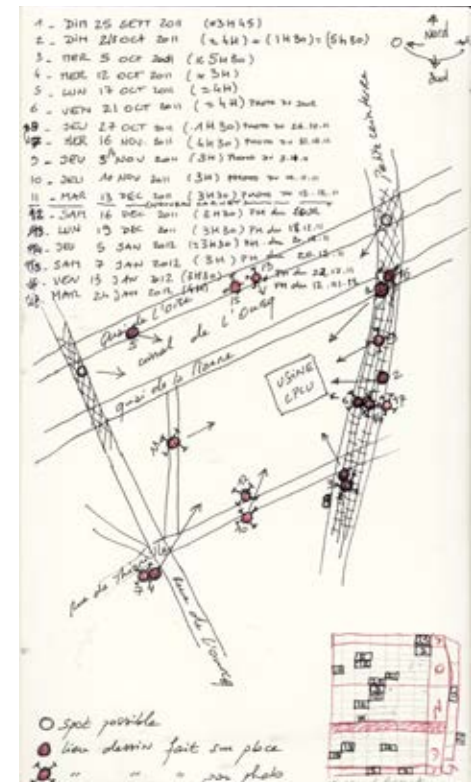
Premier chantier et expérimentation

L'usine construite par CPCU dans les années 60 au bord du canal de l'Ourq à Paris dans le quartier de La Villette est déconstruite au cours des années 2011-2012.

Le processus de démolition a débuté depuis plusieurs mois déjà lorsque je commence à suivre et dessiner le chantier en septembre 2011. C'est là que s'élabore ma démarche au fur et à mesure que j'observe et rencontre les usagers du chantier (ouvriers, entreprise, habitants et curieux). J'œuvre jusqu'en janvier 2012, moment de la disparition complète du bâtiment.

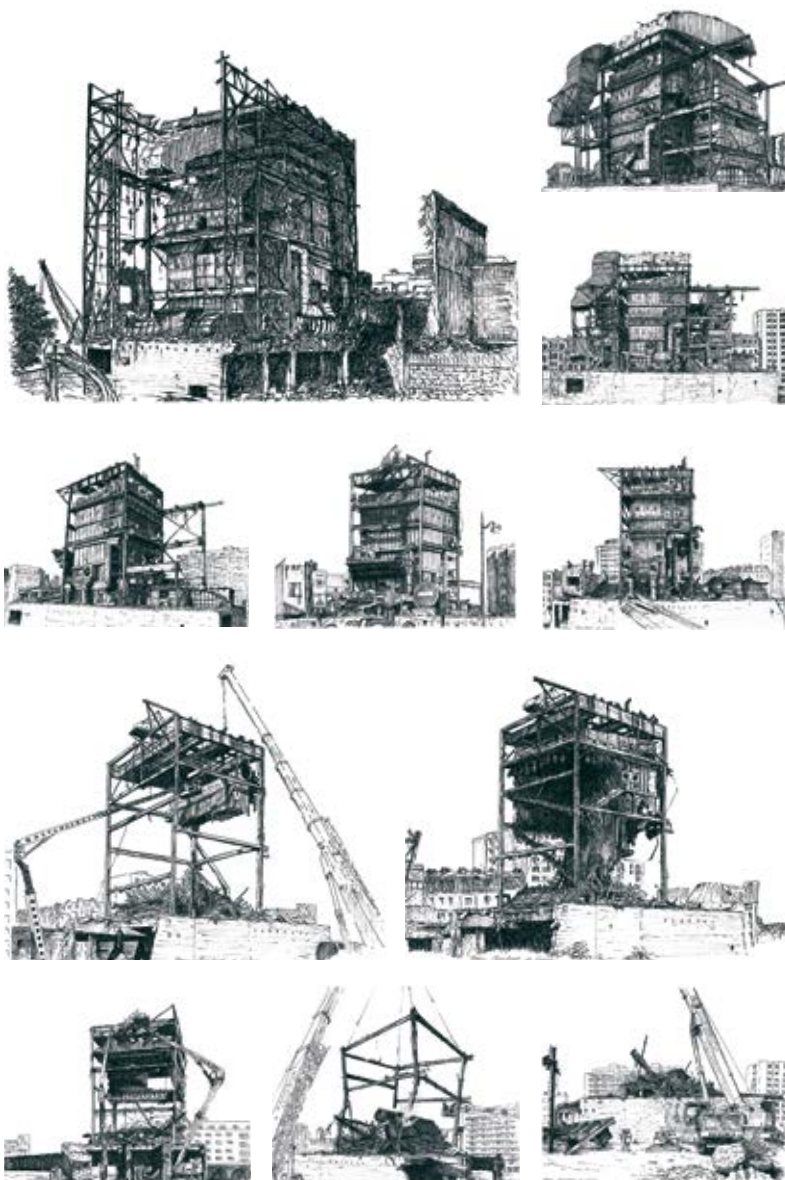
Schéma de captation, repères d'espace et de temps

À la recherche d'une méthode, je cherche des points qui vont donner l'angle par lequel je saisis mon sujet. Les mouvements du chantier, les contraintes du moment, la lumière me guident. C'est à la fois structuré par le cadrage et une sorte de linéarité temporelle, mais aussi chaotique et spontanée comme ce qui est représenté : une démolition.



Dessins au trait

Extrait de la série de 17 dessins



Impression de la mémoire des lieux

Gravure sur métal

Le processus de disparition est imprimé sur des matériaux récupérés et issus des bâtiments.

Pendant la réalisation des dessins de l'usine, et avec l'aide des ouvriers qui travaillaient sur le chantier, j'ai récupéré des plaques de métal provenant de l'usine pour y imprimer les dessins de la démolition. C'est au fablab Artilect à Toulouse que j'ai commencé ce travail de gravure à la découpe laser de façon expérimentale sur l'alliage d'acier qui portait la structure de l'usine et ses 80 tonnes de chaudières.



Magasins généraux

Une nouvelle peau

Le bâtiment qui abritait les anciens entrepôts de la chambre de commerce et d'industrie de Paris à Pantin ont été réhabilités en 2016. J'ai parcouru ces espaces tout au long de leur métamorphose.

Les travaux de réhabilitation du bâtiment ont duré 2 ans. La structure est préservée mais subit de nombreuses transformations. Les lieux se creusent et laissent entrer la lumière.

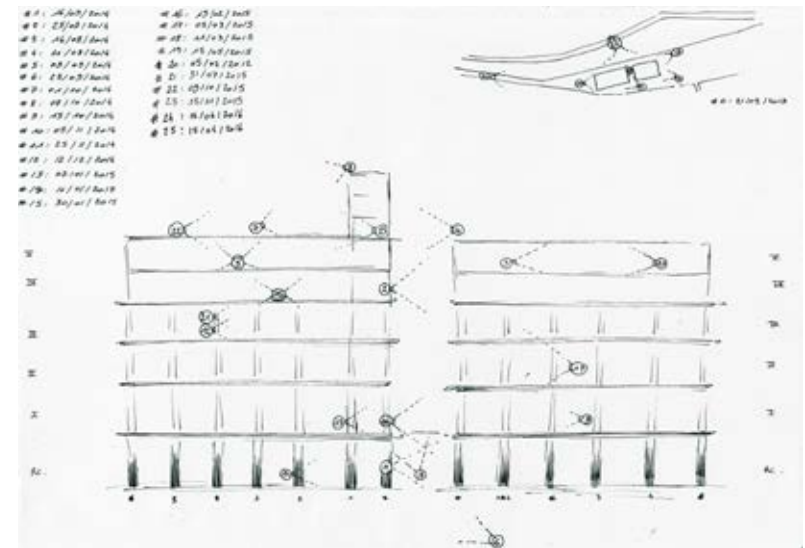
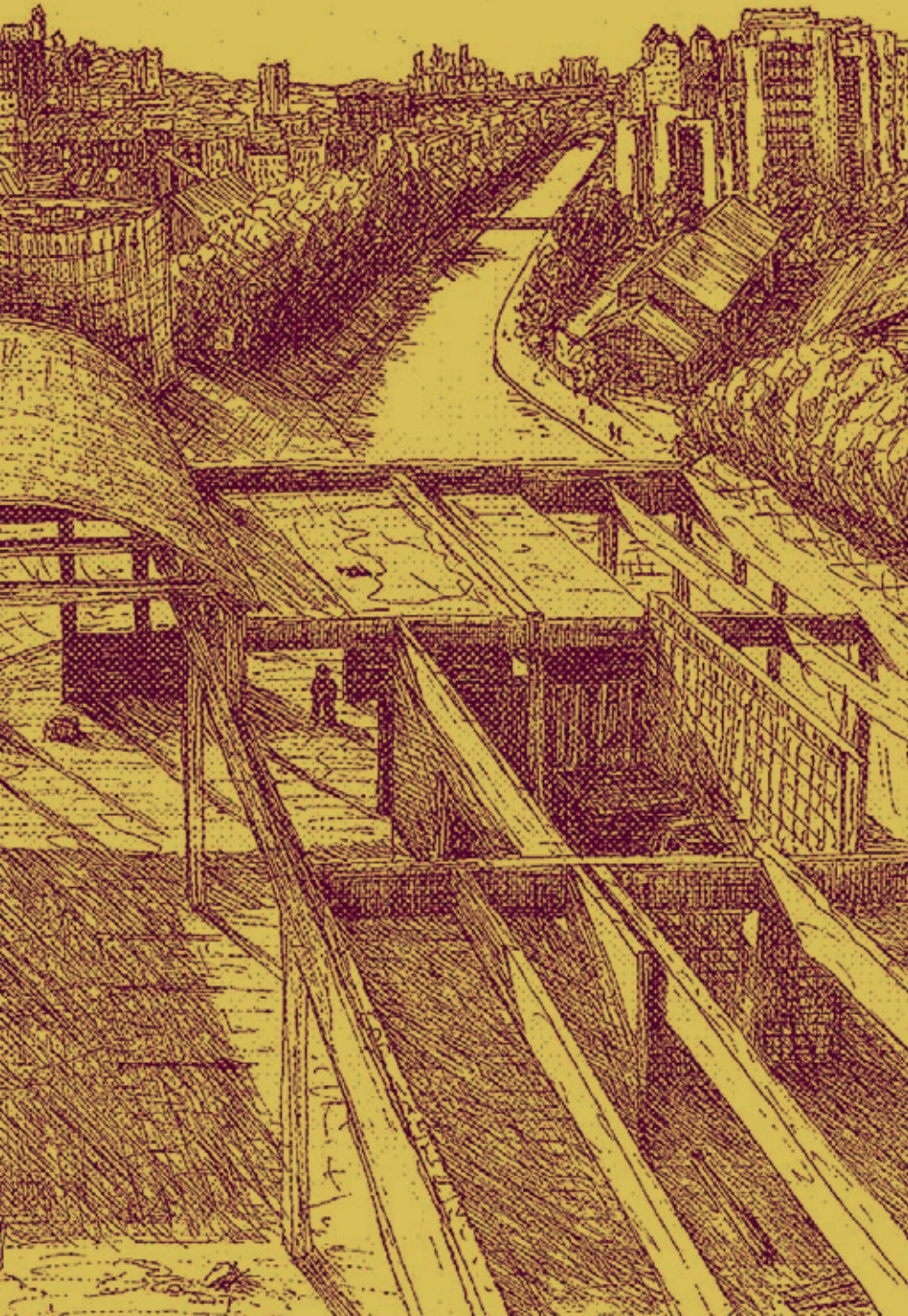
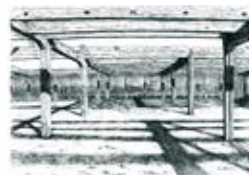
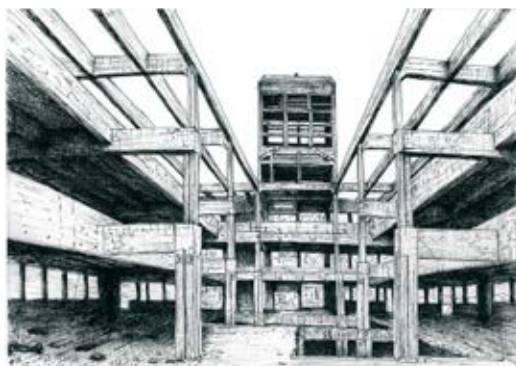


Schéma du bâtiment

Plan et dates de moments choisis pour la réalisation des dessins au trait.

Dessins au trait

Extrait de la série de 24 dessins



Présence dans l'espace public

Six œuvres permanentes sur la Place de la Pointe à Pantin

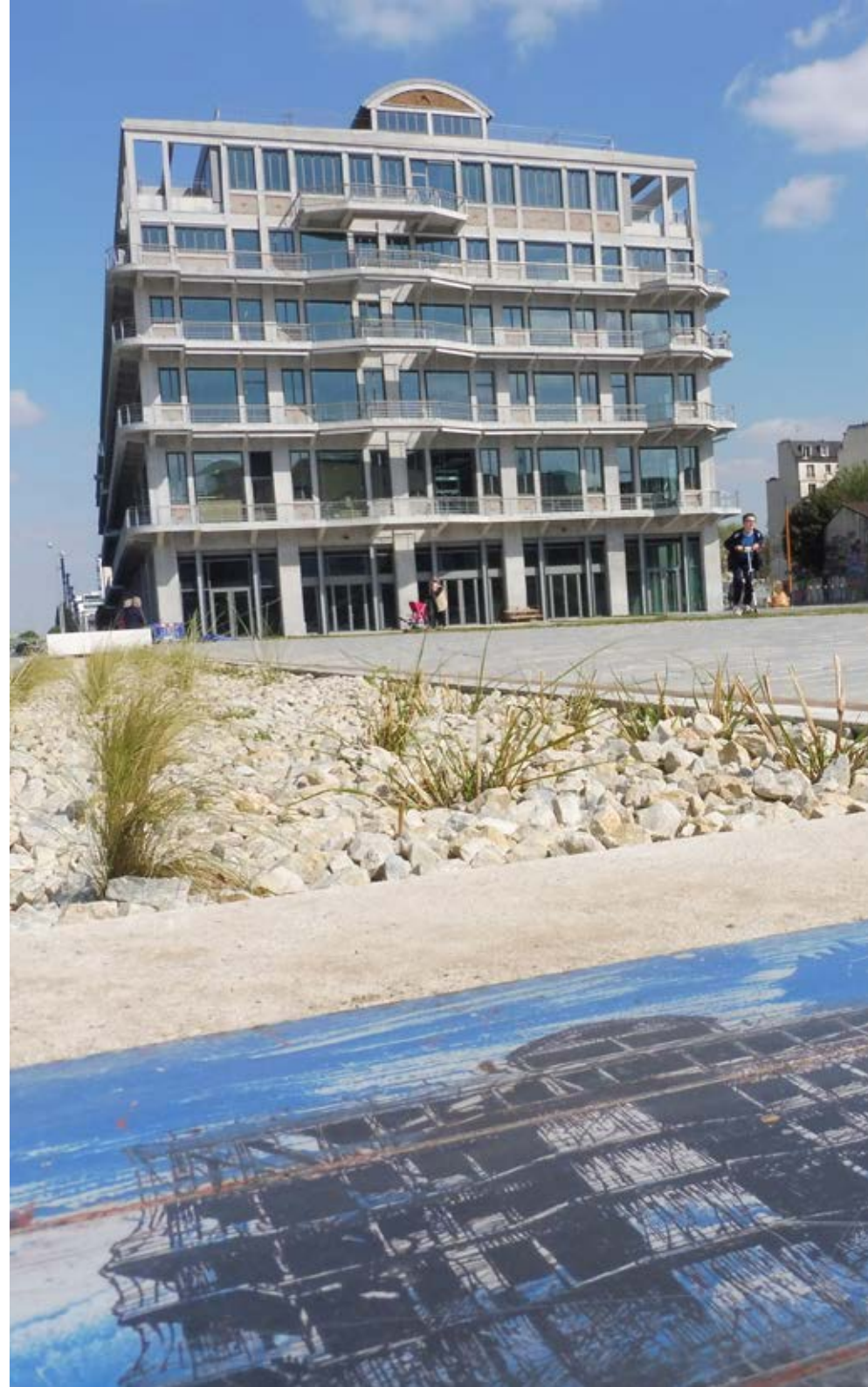
Six œuvres sont présentes dans l'espace public à Pantin à côté des bâtiments transformés.

L'installation des œuvres issues de l'histoire de mutation au plus près des bâtiments qu'elles racontent est l'accomplissement de ce récit de mémoire en transition. Que ceux qui parcourent ces paysages urbains rencontrent au détour de leur promenade quelques empreintes de ces espaces mutés comme un signe imaginaire vers une archéologie du future.



Kalyptographie

Une des six kalyptographies installées le 31 décembre 2016 auprès des Magasins Généraux, sur la place de la Pointe à Pantin. Dimensions: 75 cm sur 45.





Kalyptographie 48 instant #21

Plaque d'acier issue des gardes-corps du bâtiments. Découpe au chalumeau. Gravure à la découpeuse laser à partir d'un dessin fait in situ, puis sculpture dans les couches du revêtement d'origine et patine.

Environ 1 kilos 700, 15 cm sur 30.

Date de création: 2015.

Fabrique de glace

Nantes

Entre deux eaux (la Loire et l'océan Atlantique) et abandonnée à son sort de nombreuses années, la Fabrique de Glace sur l'Île de Nantes à été démolie pendant l'hiver 2016.

Ce lieu datant des années 1920, en plus de son passé industriel lié aux activités des chantiers navals de la ville, a également été un endroit symbolique du monde de la culture Nantaise pendant les années 90 où les friches à l'abandon servaient de dance-floor pour les *raveurs* et les projets artistiques en mal d'espace fleurissaient.



La Fabrique sous la pluie

Kalyptographie issue d'un dessin sans parapluie

Œuvres dans l'espace public

Île de Nantes en 2027



Rendez-vous en 2027, avec la mémoire des lieux disparus

4 kalyptographies de 85 cm sur 45 cm sont destinées à être installées dans les espaces publics alentours, lorsque la zone aura achevée sa reconstruction et accueilli son nouveau CHU.



Château de Romainville

Une histoire à strates multiples

Le château de Romainville datait de 1630, trop abimé, il a été démoli au printemps 2017.

Difficile d'accès et usé par le temps, l'édifice s'est effondré de façon fulgurante dès le début de l'intervention des démolisseurs. Laissant peu de prise quant au moment même de sa transformation. La restitution de ces instants a donc exigé quelques détours à travers le souvenir. Ainsi, l'écriture et la composition des images est devenue semi-fictionnelle. D'une certaine façon, cela met en avant une question sous jacente dans ma démarche : la construction de la mémoire. Tout élément qui se rendrait témoin de notre patrimoine, n'est-il pas toujours empreint de fiction ou du moins d'un récit partiel, voir recomposé ?



Dessin au trait du château

Encre sur papier, 29,7 x 42 cm

Dessins au trait

Extrait de la série de 9 dessins





Plaque 6#6

Sur matériaux de métal du château

Rite de passage: le Cercle Extra-Polaire

Réappropriation et célébration

Le Cercle Extra-Polaire, objet célébratif non-identifié a pris la forme d'une expérience collective interdisciplinaire et expérimental. Il a lieu à *Ourcq Blanc*, lieu de transition dans le 19^e arrondissement de Paris.

Les lieux qui font lien

Puisque les Magasins Généraux se livrent sous leur nouvelle peau en avril 2016, puisque « *Ourcq Blanc* », est un projet expérimental à durée limitée dans un lieu en transition (ancienne agence Pôle Emploi), puisque « *Ourcq Blanc* », est à quelques mètres du chantier de démolition de l'usine de chauffage urbain de La Villette... puisque « *Ourcq Blanc* » m'offre une carte blanche pour investir tous les espaces d'exposition du site : *Que la fête commence !*

Potlach urbain

J'ai donc proposé un rite de passage se déroulant la journée du 26 avril 2016, suivie d'une semaine d'exposition. Ce moment était à la fois une fête et une célébration des lieux que j'avais vu muter. Sous la forme d'une curation protéiforme, j'y invite plusieurs artistes et acteurs de mes terrains d'exploration pour une improvisation collective interdisciplinaire à partir notamment de prélèvements que j'ai pu faire *in situ*.

Les cycles en jeu

Nous y célébrons la fin de plusieurs cycles: Celui de l'usine de La Villette, disparue au coin de la rue, elle résonne avec l'histoire de ce quartier. Celui de la métamorphose des *Magasins généraux* de Pantin, livrés en avril 2016, aboutissement de longs mois de productions artistiques et de suivi de chantier. C'est également une façon de rassembler les nombreuses personnes qui m'ont accompagné et soutenu... une façon de dire *merci*.

Un cercle qui extrapole

Un cercle extra-polaire pour se déployer en dehors des polarités et faire vivre les espaces en marge. Le collectif constitué est éphémère, fait de créateurs, bricoleurs et de rêveurs. Ils sont invités à correspondre comme bon leur semble avec mes terrains d'actions, leur fournissant si besoin des éléments sonores et visuels de mes explorations sur chantier

Collectif éphémère

Simon Benita (Création sonore), Valérie Coppet (Costume rituel de chantier), Marion Chombart de Lauwe (Curation, gravure et installation), Dataproductio (Photos), Goliath Dyèvre (Design et installation), Alexandre Gardon (Création sonore), Erwann Guennec (Ovni audiovisuel), Éric Hadacek (Machines de chantiers en modèles réduits), Hydre De Lerne (Création sonore), Léa Lambert (Création sonore et vidéo), Lilly Lulay (Vidéo), Station Coi (Installation et photographies), Christina Maximoff (Installation), Céline Olaso (Installation), Stéphane Rouxel (Peinture), Olek Sander (Atelier destruction sonore), Arnaud Schels (Photos), Antoine Vincens de Tapol (Photos), Deborah Tournier (Création sonore).



Affiche pour le 26
Réalisée par Adrian
Gandhour



Rez-de-Chaussé de l'ancienne agence Pole-Emploi



Photographie d'Antoine Vincennes de Tapol



Atelier destruction sonore proposés par Olek Sander



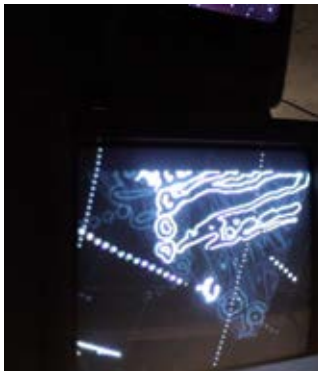
Performance sonore de Simon Benita



Installation *Villes mouvement*. Marion Chombart de Lauwe



Gravures sur papier et sur matériaux, monotypes du projet *Dernières heures des bâtiments*



Ovni audiovisuel à base de larsen vidéo et de sons de chantier par Erwann Guennec



Installation et design par Goliath Dyèvre



Photo de banlieue parisienne par Arnaud Schels

Maquette et machines de chantiers en modèles réduits ayant œuvrées sur le chantier de la Villette par Éric Hadacek



Bâtiment à croquer par Céline Olasso.



Mobilier urbain réalisé à partir des garde-corps de l'ancien lavoir détruit rue de Nantes par la Station Coi.



Fétiches de chantier de la Villette: Barbecue fabriqué par les ouvriers avec les godets à charbon de l'usine et costume rituel de chantier en rubalise conçu par Valérie Coppet

Installation en contexte: un trou dans le sol, un stroboscope et un gant de chantier par Léa Lambert et Marion Chombart de Lauwe



Perspectives et devenir

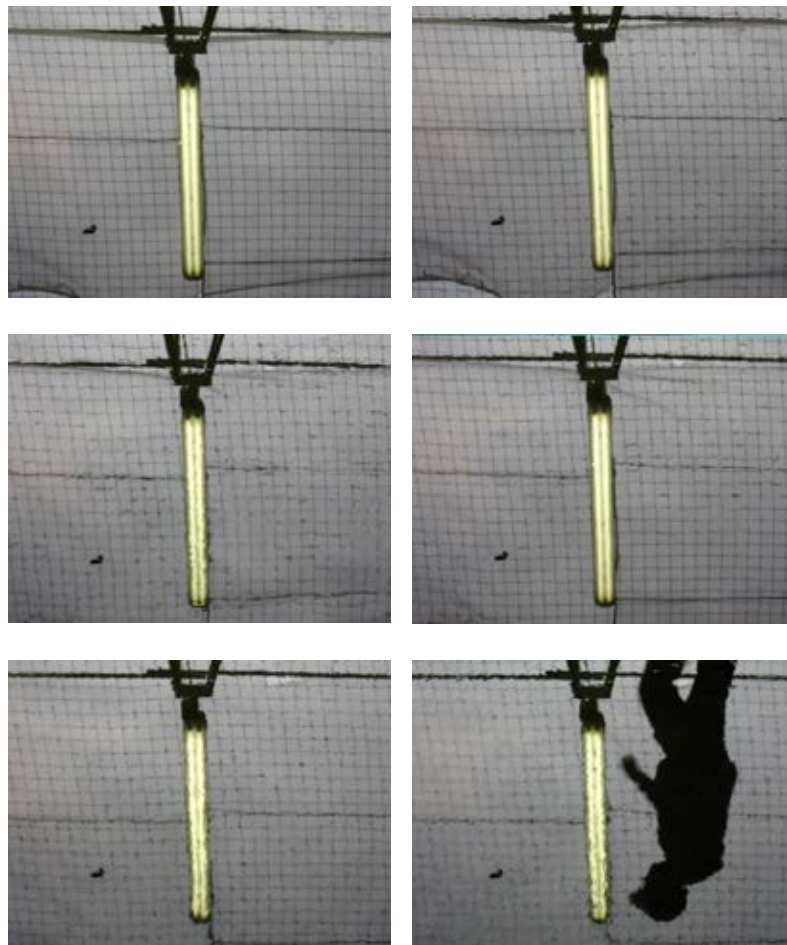
Un monde qui mute

Les perspectives de ce projet se déploient à mesure qu'il se développe. Un processus d'accumulation de matériaux (plastiques, visuels, sonores...) enrichissent considérablement les possibilités de l'exposer, de le lire, de l'éprouver. Les lieux sont racontés et remémorés offrant éventuellement une rencontre surnaturelle avec un espace-temps disparu que l'on pourrait un peu toucher, sentir...

Il se développera dans différents contextes et environnements, là où le travail de mémoire se fait témoin de changements radicaux et définitifs.

Garder une trace —plaques imprimées, publications, création sonore, interviews— mais également, aménager des moments uniques et éphémères... comme un rite de passage qui marque une rupture dans ces paysages par une célébration —exposition, scénographie, vidéo, installation, performance...

Tout autour de paysages anodins ou remarquables, j'espère faire vivre ce travail en faisant hommage à la poésie des espaces, à l'imaginaire des lieux que l'on quitte, à l'espérance des espaces qu'ils libèrent...



Captation vidéo

Répercussions sonores et vibratoires du bâtiment transmises par l'eau, lu par les lignes du filet de protection.

Notes générales autour du paysage et du territoire

Quelques pistes de lecture d'un site

Dans les paysages, des milliers de mémoires se sont accumulées, se sont laissées transformer et inventer. Il s'agit de mettre à disposition des regards, « des images qui impressionnent la mémoire ». Ce qui était d'une importance capitale avant l'imprimerie reste le fondement de la pensée humaine.

C'est par l'art de la mémoire —*Ars memorativa*, inventé par les Grecs— le territoire et l'architecture, que j'alimente ma démarche, pour matérialiser la dimension spatiale et temporelle d'une mémoire collective au sein d'un paysage. La mémoire et l'image mentale servant d'outils d'actualisation et de projection.

Une exploration de terrain : des idées enfilées

Accessible/inaccessible // Opacité/apparition // La démolition brouille les frontières du visible, lève les obstacles au regard, crée des percées... // Rythme subtile entre espaces ouverts et espaces fermés autrefois intimes, proches ou lointains // Curiosité qui stimule l'imaginaire // Effets corrosifs de l'action humaine // Le ré-agencement de la matière // Des bâtiments comme des trophées de chasse ? // Actualisation et attachement symbolique // Variations physiques et symboliques du paysage // La continuité des images comme reproduction d'espaces perdus ou rêvés...

Correspondances et inspirations

Claude Régy

« *Espaces perdus* » et « *L'état d'incertitude* »

Jean-Claude Ameisen

« *La sculpture du vivant* »

Bernd et Hilla Becher

Gordon Matta-Clark

Georges Pérec

« *Espèces d'espaces* »

Walter Benjamin

Peter Brook

« *L'espace vide* »

Gilles Clément

Chris Marker

« *La jetée* »

Gilles Deleuze

« *L'image mouvement* »

Barbara Glowczewski

Rem Koolhaas

« *New York délire* »

John Brinckerhoff Jackson

« *De la nécessité des ruines et autres sujets* »

Sébastien Marot

« *L'art de la mémoire* »

Le pli d'une civilisation: la crise.

(France culture 16/12 les nouveaux chemins...)

Bresson

« *Un condamné à mort s'est échappé* »

ou « *Le vent souffle où il veut* »

PUBLICATION RADIO / TV / PRESSE SUR LE PROJET

:: 'A'A' (L'Architecture d'Aujourd'hui) ::

Revue d'architecture. Article « *Inspiration : Marion Chombart de Lauwe* » de Fanny Léglise. N° 388, p.102-105. Mars 2012.

:: France culture ::

Les nouvelles vagues de Marie Richeux « *Suivre le lieu à la trace* ». Le 27 septembre 2016 à 14h, 1 heure.

<https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouvelles-vagues/les-lieux-24-suivre-le-lieu-la-trace>

:: France 3 ::

Reportage dans le journal télévisé « *Marion Chombart de Lauwe immortalise les destructions industrielles* ». Le 4 juin 2019 à 12h08.

https://www.francetvinfo.fr/culture/art-marion-chombart-de-lauwe-immortalise-les-destructions-industrielles_3481043.html

:: Museum Tv ::

Reportage documentaire. « *Femmes artistes sur terrain masculin* ». Les 06 et 08 janvier 2018, 30 minutes.

:: France culture ::

Les carnets de la création de Aude Lavigne. « *Marion Chombart de Lauwe, artiste de terrain* ». Le 7 septembre 2018 à 20h55, 5 minutes.

<https://www.franceculture.fr/emissions/les-carnets-de-la-creation/les-carnets-de-la-creation-du-vendredi-07-septembre-2018>

:: World radio Paris ::

A sunday at the atelier by Christina Maximoff « *First broadcast* ». Le 14 février 2016, 10 minutes.

:: Radio campus Besançon ::

« *Rencontre avec Marion Chombart de Lauwe* » dans l'émission *La plage*, le 14 décembre 2018 à 12h, 30 minutes.

:: Romainville ::

Journal municipal. Article « *Portrait* ». N°63, p. 30-31. Avril 2016.

:: Le Parisien ::

Journal. Article « *Cette artiste croque les dernières heures des bâtiments* » de Elsa Marnette. 16 mai 2017.

:: Ouest-France ::

Article de Jean-Christophe Doubrof « *Marion Chombart de Lauwe au Phare boréal* ». Mars 2023.

:: L'Est républicain ::

Article d'Arnaud Castagné « *Exposition : les dernières heures de la Rhodi-acéta au Musée du Temps* ». Novembre 2024.

EXPOSITION DANS L'ESPACE PUBLIC

:: Place de la Pointe ::

Six œuvres issues du projet sont visibles en permanence dans l'espace public à Pantin, sur la place de la Pointe (entre le Chemin de Halage et la rue de l'ancien Canal), prêt des bâtiments représentés : les Magasins Généraux.

ACQUISITION PUBLIQUE

:: Musée du temps ::

Douzes œuvres issues du projet ont été intégrées aux collections du Musée du temps à Besançon. L'une d'entre elles fait partie de la collection des musées de France, devenant trésor national.

INFORMATIONS ÉVÈNEMENTS

:: Site internet ::

Page actualisée au fil des événements et des expositions en cours dans l'onglet « Infos » du site www.mccl.net

<https://mccl.net/publication>

:: Réseau social ::

Actualités récentes et photos publiées fréquemment sur facebook et instagram

Marion Chombart de Lauwe

www.mccl.net

06 82 75 78 71

contact@mccl.net

